

JEAN UROZ – «La musique et les arts servent les êtres humains en leur permettant de réguler leurs émotions et en les emmenant vers une meilleure version d'eux-mêmes.» Parmi ses élèves, nombreux sont ceux qui reviennent dans son studio d'Hauterive, parce qu'ils aiment ce qui s'y passe.

Éveilleur mi-sage et mi-mage



Jean Uroz et ses nombreuses vies en Espagne, en France, aux États-Unis et en Suisse.

Photos: FOG

«La musique et les arts servent les êtres humains en leur permettant de réguler leurs émotions et en les emmenant vers une meilleure version d'eux-mêmes.» Jean Uroz a pris conscience de ce qu'il était à l'âge de cinq ans: peintre et sculpteur. Un long combat qu'il continue de mener, chaque jour.

«Une vocation irréprouvable, vitale, qui devra s'exprimer en dépit de tous les obstacles que le destin jettera en travers de son chemin», apprend-on sur son site. Retour sur la trajectoire d'un artiste qui, tout en vous parlant, vous observe avec l'intensité d'un guérisseur des Andes en pleine opération de révélation à vous-même, mi-sage et mi-mage.

Musique spécialement calibrée

Son studio est amarré à Hauterive (NE) dans un technoparc près du Laténium. Descente dans ce qui aurait pu être un abri antiatomique, mais qui est devenu un univers constructif. Il y a une bande-son qui semble démarrer à l'instant où l'on pénètre dans cette antre créative. De grands airs baroques profonds, une montée au sommet avec Mozart, des équilibres complexes signés Bach, le long fleuve sinueux d'un romantique. Et Jean Uroz semble épouser chaque inflexion des ondes sonores pour asseoir sa pensée.

«Mon fils a été diagnostiqué autiste et pour m'occuper de lui, j'ai mis ma carrière artistique entre parenthèses. Ma femme et moi avons travaillé avec la méthode Tomatis basée sur l'écoute et les stimulations psychosensorielles. Cette musique est spécialement calibrée pour permettre aux personnes qui souffrent de troubles autistiques de se sentir mieux.»

Et ça marche. Après une heure d'interview, on se sent vraiment pousser des ailes créatives. Pour un peu, on resterait à explorer les trésors de sa cave, on sortirait du papier, des couleurs. Le studio est magique: un cheval vénitien en fer forgé défie le temps qui passe. Sur une armoire, un poisson issu de profondeurs fantastiques nous toise, tandis que le petit dragon du festival du film neuchâtelois (NIFF) se repose, les ailes repliées. On se retourne et sur un chevalet, un fusain surgit, représentant une femme radieuse

coiffée d'un beau chapeau. «C'est l'œuvre de Daniel, l'un de mes élèves très prometteur qui a débuté il y a une année seulement.»

Une enfance spartiate

Jean grandit dans les Pyrénées-Orientales, à Terrats, entre deux rivières où il cherchait dans la terre glaise de quoi nourrir ses envies de création. Le gosse qu'il était peignait à même les portes de la maison et, apprend-on, ses parents étaient fiers de son travail. On sent vite que son enfance ne fut pas facile.

«Mon père a dû s'exiler en France sous l'Espagne franquiste et nous avons dû vivre un temps sans lui. C'était dur, mais la vie nous a finalement réunis en France. C'était spartiate: mon père travaillait dans l'agriculture et la viticulture. J'ai connu des gens odieux et racistes. Alors je dessinais et je sculptais: l'âne de la crèche, un dessin par-ci, une gouache par-là, des portraits de voisins, des scènes de vie, des animaux de compagnie, je touchais à tout. Et c'est ce que je me voyais faire par la suite.»

La boulangerie, voilà ce qu'il lui faudra apprendre! Pas question de se lancer dans une carrière d'artiste. «Mon père s'est gentiment opposé à ma vocation et ce fut une grande, une très grande déçiture», sourit-il un peu tristement.

Peu à peu le portrait émerge, une grande partie reste dans l'ombre. On a pu dire que les photographes du sud de la Méditerranée sont attirés par l'ombre et ceux du nord visent la lumière – au risque de s'éblouir. Avec Jean Uroz, c'est comme si, restant à l'ombre, il projetait la lumière sur ceux qui l'entourent. «Je ne laisse rien en plan. Je finis tout ce que je commence. Quand je m'engage face à quelqu'un ou à quelque chose, c'est vital. Je n'ai plus ni stress ni souffrance.»

Apprendre à recevoir (la critique)

Il parle de lui, mais revient vite aux autres, à ce qu'il peut leur apporter. «Je suis proche de mes élèves, je les regarde arriver, j'observe comment ils se tiennent. On ne peut pas être au top tous les jours. Nous venons au cours avec nos sensibilités et nos souffrances du quotidien. Dans une démarche artistique, nous avons besoin de ces failles. Il suffit que quelque chose nous touche, un détail, et notre cerveau se met à embellir le tout. On ne peut rien y faire. Notre esprit transforme tout ce qu'il touche en beauté. C'est la plus belle partie de l'être humain.»

Il dit être très attentif à ce qui se passe actuellement dans notre société. La difficulté qu'on éprouve à subir une épreuve comme le regard d'autrui sur son œuvre. «Au studio,

chaque élève décide à quel moment son travail est achevé. Nous apprenons à recevoir la critique des autres comme un cadeau, du temps et de l'attention qui nous sont offerts. Nous apprenons à trouver les mots en restant dans la bienveillance. Nous nous donnons les outils nécessaires pour éviter les critiques agressives. Cela change la donne, cela crée un lien entre eux. Finalement, le temps et l'attention que nous pouvons donner aux autres changent l'humanité. Et la critique la plus dure reste l'indifférence, le fait de ne pas exister dans l'œil de l'autre – ce que je ne souhaite à personne. La malveillance est souvent liée à des offenses subies.»

Ses élèves sont comme des enfants qui ont besoin de tout apprendre. «Quand ils arrivent ici, je leur donne cette possibilité et le droit d'être en faiblesse, d'exister avec ce qu'ils ont dans leur tête. Je vois leur attitude physique, comment ils se tiennent et comment ils prennent leur outil en main. J'arrive à ressentir ce qu'ils sont. Et le moment arrive où nous plantons de bonnes graines dans les têtes, qui leur permettent le moment venu d'aller plus loin. Une positivité qui leur donne des ailes et leur donne le droit d'y croire – de croire à quelque chose que nous avons tous en nous, car ce qui nous retient, c'est la peur d'être nous-mêmes.»

Apprentissage de la peur

Le boulanger a fini par changer de vie. On le voyait enseigner le métier, mais lui ne s'y voyait pas. «En 1990, Jean Uroz a tout juste 26 ans et déjà toute une vie et un premier mariage derrière lui, raconte son site, il décide alors de tout quitter, le sud de la France, sa famille, son travail pour poursuivre son rêve à Paris. Durant deux ans, il va enchaîner les petits boulots et économisera afin de pouvoir s'offrir ses premiers cours d'art.»

Quand il parle de lui et de ce qu'il fait, on dirait un récit de J.M.G. Le Clézio. Des mots simples – chaque mot importe – et il prend le temps de raconter. Dans ce récit, le dépassement de soi et la victoire contre la peur sont des thèmes centraux.

«J'ai dû faire une année de service militaire en France et j'ai choisi de devenir maître-chien. J'avais une peur viscérale des chiens, mais je devais me prouver que j'y arriverais. Entrer dans la cage d'un fauve en tremblant et me faire accepter. Cela

Lire la suite page 21

LE NEZ DANS LE DICO

La différence entre client et prospect



Client, prospect, au fil du cycle de vente. 123RF

Le grand jour est arrivé: réveillée aux aurores, je monte dans le train pour Fribourg. L'attente dure depuis quelques mois, mais aujourd'hui je commence mon DAS en management de la communication. Depuis toutes ces années où j'entends parler de ces obscurs CAS, DAS, MAS et j'en passe, c'est enfin mon tour! Pour moi, rien ne vaut une prise de notes sur papier, quitte à passer pour la vieille réac' de service.

Dans ma sacoche, deux stylos plumes rechargés, un effaceur, des surligneurs, et une trousse de stylos fins d'une vingtaine de couleurs. Les cours, c'est long, alors pourquoi ne pas laisser toutes les parties de mon cerveau s'exprimer discrètement sur papier...

Me voilà partie pour six mois de formation continue à la Haute école de gestion, soit 38 crédits ECTS. Il s'agit pour moi de découvrir ou redécouvrir les méandres de la communication au sein des organisations. Ce qui englobe aussi bien la communication institutionnelle, ou relations publiques, que la communication commerciale, dite publicitaire. Cette dernière a pour objet la valeur ajoutée produite par l'entreprise; elle vise à acquérir et fidéliser une clientèle.

Pour ce faire, les professionnels de la publicité étudient leurs clients potentiels, ils établissent même un profil type, notamment en examinant ses besoins pour mieux y répondre. Ce client potentiel, c'est le prospect. Mais quelle est la différence entre client et prospect?

Si l'on s'en tient à la première définition du Larousse en ligne, *client* désigne une «personne qui reçoit d'une entreprise, contre paiement, des fournitures commerciales ou des services», ce qui est le sens le plus courant de nos jours – et dans le contexte qui nous occupe. Mais le deuxième sens évoqué concerne un «personnage ou famille qui, à Rome, se mettait sous la protection d'un patricien (son patron).»

Je décide de creuser davantage cette définition en consultant mon dictionnaire historique; et ce que j'y trouve bouscule mes idées reçues: là aussi, *client* provient du latin *cliens*, *clientis*, et ce terme qui relève des domaines juridique puis politique au 16^e siècle («personne se mettant sous la protection d'un grand, moyennant son aide»), perd son sens de protection au profit de celui de rétribution. Ce glissement de sens a lieu aux 19^e et 20^e siècles, il est par conséquent très probablement dû à l'essor de l'industrialisation, et au développement de la publicité de masse.

Penchons-nous sur le *prospect*: ce terme de jargon commercial désigne «toute personne ou firme, cliente potentielle d'une entreprise», d'après Larousse. Ce mot a même voyagé depuis l'anglais des États-Unis – souvent le berceau des nouvelles tendances publicitaires – vers le français québécois, puis s'est répandu en France. Et par extension, dans nos contrées suisses, me permettrai-je d'ajouter.

Fait intéressant, le total de ces clients potentiels forme la cible. En somme, le prospect et le client sont des termes qui définissent le consommateur potentiel qui se situe à une étape antérieure à l'acte d'achat, et le consommateur confirmé, c'est-à-dire qui a procédé à l'achat.

Laura Di Lullo



Le petit dragon du festival NIFF.



Dans son studio, le cheval vénitien.

CÉRÉALES – Groupes Minoteries (GMSA), le meunier romand présente un bénéfice net en léger repli dans un contexte tendu par l'inflation. Parmi les projets, le groupe investira dans un moulin pour le seigle AOP et met à l'étude un centre collecteur.

Deux années d'augmentation des prix

«Après deux augmentations consécutives des prix des céréales, l'année 2023 se voulait stable, mais la pression pour lutter contre l'inflation est grande et les défis pour stabiliser nos marges sont conséquents», relève la direction générale de Groupe Minoteries SA (GMSA). «Nous pouvons heureusement compter sur les mesures d'efficacité prises les deux dernières années.» Le groupe meunier basé à Granges-près-Marnand, dans la Broye vaudoise, souligne sa «chance de bénéficier de clients et fournisseurs fidèles ainsi que de collaboratrices et collaborateurs très

fiers de faire partie de la communauté GMSA». Il précise que son chiffre d'affaires net consolidé s'élève à KCHF 148 187, en croissance de 2,2 %. «Les volumes quant à eux se sont contractés.»

Les hausses de prix dans le détail

La hausse du prix des matières premières (blés) pèse sur la marge brute de GMSA. «Le ratio de ces charges s'élève à 70,7 % (contre 69,4 % en 2022). Les charges de personnel ont en revanche diminué: «Nous avons eu des décalages dans la concrétisation de nouveaux engagements.» Les

charges d'exploitation sont en augmentation de 5,9 %. À cela s'ajoutent les coûts de l'énergie (électricité, gaz) et les frais d'externalisation de notre logistique de Safenwil. «En conséquence, le bénéfice d'exploitation (EBIT) s'élève à KCHF 6636 soit un repli de 4,3 %.

Seigle AOP et meule de pierre

Le meunier broyard a annoncé en février dernier sa décision d'investir dans la filière du seigle. «Après plus d'un an de projet d'étude, GMSA va débiter la construction du moulin de Riddes. Le moulin produira la

farine servant à la production non seulement du pain de seigle valaisan AOP, mais aussi d'autres spécialités régionales. Ces céréales, comme le seigle AOP, vont être moulues avec des meules de pierre, ce qui caractérisera encore plus ces farines régionales», indique le groupe dans sa documentation.

L'idée est de réhabiliter un moulin complet à l'ancienne avec plusieurs passages sur différentes meules de pierre. «Cette mouture lente permet une granulométrie différente de la farine ainsi qu'une autre répartition des nutriments du

germe dans les différents types de produits», précise GMSA.

Centre collecteur à l'étude

Autre avancée, du côté de la collecte des céréales. Le Groupe Minoteries (GMSA), les centres collecteurs régionaux en mains de trois LANDI – LANDI Centre Broye, LANDI Moudon-Bercher-Mézières et LANDI Broye Céréales – ainsi que fenaco société coopérative ont annoncé leur volonté d'étudier ensemble la possibilité de créer un centre collecteur commun pour toute la région broyarde. JAM

Suite de la page 18

reste un souvenir d'une force incroyable, j'étais littéralement mort de trouille. Au bout d'une journée, ce berger allemand a fini par m'accepter et nous sommes devenus des frères. Avec le temps, je suis devenu son maître. Il m'obéissait à des signes très légers. Cette entente était tellement incroyable que nous avons passé de caserne en caserne pour faire des démonstrations.»

Reconnaissance transatlantique

Sur un coup de tête, il quitte Paris et cette vie de lumière, de projecteurs et de représentation qu'il a côtoyée un temps. La décision est prise: avec sa compagne et future femme d'origine suisse, ils referont leur vie à Washington DC. Sur place, c'est la débrouille. Le voilà un temps serveur dans des restaurants français, puis il dénêche un job d'employé, puis d'archiviste, à l'ambassade de France. Le moment est venu de suivre sa pente et de prendre des cours dans une école d'art prestigieuse, d'acquiescer enfin toutes les techniques et les disciplines des beaux-arts. Il excelle en peinture et également en sculpture – rejoint rapidement un collectif d'artistes et participe à diverses expositions.

C'est ensuite la reconnaissance du public, des critiques, des galeristes. Son œuvre reçoit le Berthold Schmutzhart Award (2000) et le «Sculpture Best Achievement Award» de la Corcoran School of the Arts and Design. Une période de notoriété suit de 1999 à 2003 et Jean Uroz enseigne la sculpture sur métal, bois

et terre dans cette école, celle dans laquelle il a tout appris.

Tout reprendre à zéro

Le retour en Suisse est lié au diagnostic de troubles autistiques de son fils. Avec son épouse, il consacrera tout son temps aux thérapies nécessaires et à l'éducation de son fils. Du point de vue artistique, c'est comme s'il fallait recommencer à zéro. Jean enseigne, expose, reprend confiance en lui, renoue avec le processus créatif qui lui réussit si bien.

Sa galerie de Marin déménage à Hauterive en 2013 et devient le Studio Z. «Avec les années vient la sérénité, explique le site. Peu à peu, le travail de l'artiste devient plus réflexif et moins réactif. La cinquantaine bien commencée, il approche désormais son œuvre sous un angle différent: celle-ci évolue vers une profonde réflexion sur soi, sur la vie, l'humanité et ce que nous laissons derrière nous. Un testament à la vie.» Il entend consacrer une décennie à une longue réinterprétation de la Genèse de Michel-Ange à la chapelle Sixtine du Vatican.

Les petites graines plantées dans l'esprit créatif des élèves ont germé et donné des fruits qui mûrissent, parfois au loin. «Ils viennent de toutes les parties de la société, chef d'entreprise, gardienne de prison. Certains font carrière, exposent dans des galeries prestigieuses, par exemple sur la Côte d'Azur. Nombreux sont ceux qui reviennent au studio parce qu'ils aiment ce qui s'y passe. Et pour ma part, je continue d'apprendre d'eux.»

François Othenin-Girard



«Je continue à apprendre de mes élèves.»

Photo: FOG

ANNONCE

RH, salaires et gestion des temps tout en un ●

Abacus – Le logiciel pour une gestion efficace du personnel



L'utilité des RH Abacus



Solution RH complète avec intégration dans le logiciel de paie et de gestion du temps éprouvé d'Abacus



Gain de temps grâce au portail des collaborateurs (ESS/MSS)



Efficacité grâce à des processus RH fluides et automatisés



Plus d'informations sur : abacus.ch/rh

ABACUS